

---

# Y A-T-IL UN LANGAGE SCIENTIFIQUE ? EST-IL LA PROPRIÉTÉ DES SCIENTIFIQUES ? QUELS ENJEUX ?

*par*

Catherine Goldstein

---

Je voudrais commencer mon intervention par une citation, une phrase de Humpty Dumpty, un célèbre personnage du livre de Lewis Carroll, "De l'autre côté du miroir" : "Quand j'utilise un mot, il signifie exactement ce que je choisis qu'il signifie, ni plus ni moins". Et comme Alice lui demande si vraiment les mots peuvent signifier tant de choses différentes, Humpty Dumpty réplique : "La question est : qui va être le maître, un point, c'est tout".

C'est ainsi qu'une affaire qui soulève apparemment des questions de langage, comme l'affaire Sokal, peut être au fond aussi une affaire de politique et de pouvoir. Pour deux raisons au moins en l'occurrence : d'une part, si les textes d'Alan Sokal et de Jean Bricmont parlent de "la" science, qu'ils présentent comme unifiée et universelle et qui à certains endroits de leur livre semble même se confondre avec le simple bon sens, ce dont ils parlent vraiment, c'est de disciplines bien établies, de branches scientifiques spécifiques, dont le discours est disciplinaire. Il est important de rappeler que l'établissement des disciplines a fait l'objet de nombreuses études, en philosophie et en sciences humaines (cf. par exemple Michel Foucault ou Rudolf Stichweh) qui soulignent leur ancrage social et politique, et la manière dont cet ancrage structure en partie les discours, sinon le langage, de ces disciplines. L'autre raison, plus immédiate, pour laquelle l'affaire Sokal est politique, c'est qu'elle est née et s'est développée dans un contexte politique très fort, aux USA en particulier.

Un ouvrage "Higher Superstitions" paru quelque temps avant avait relancé la polémique autour du féminisme et du multiculturalisme ; Higher Superstitions défend en particulier l'idée qu'aux USA actuellement, à cause des politiques de quotas, le principal opprimé est l'homme blanc. En parallèle, on voit ressurgir les divers tests qui prétendent donner la preuve de l'infériorité de certaines populations (noires en particulier) et les publications qui suggèrent donc d'arrêter les politiques en faveur des minorités ou des femmes. Le numéro spécial de "Social Studies" dans lequel Sokal a publié son article-canular avait été conçu au départ par les éditeurs comme une contre-attaque contre les positions de Higher Superstitions, et il ne semble pas innocent que le canular de Sokal ait visé par sa présence même l'ensemble de ce numéro particulier. Ceci dit, Alan Sokal a beaucoup insisté sur sa qualité d'homme de gauche dans ses premières interventions, son but étant selon lui de relancer à gauche un élan proscientiste, contre les tendances postmodernes ou critiques de la science ; il n'est donc pas immédiat de cerner les positions politiques exactes des protagonistes, mais elles ont été au début particulièrement mises en avant par eux mêmes.

Le livre de Sokal et Bricmont laisse en revanche de côté ses questions, pour se concentrer exclusivement sur la méconnaissance des sciences dont témoignent certains des auteurs-phares (souvent français, d'ailleurs) de la gauche post-moderne américaine.

---

Ce texte reproduit l'intervention orale de Catherine Goldstein dans le débat qui avait eu lieu le 19 septembre 1998. Comme la précédente version, parue dans le numéro 4 de « femmes & math », avait souffert de problèmes de transcription, nous le publions à nouveau.

Je peux être d'accord avec certains points du livre "Impostures intellectuelles" de Sokal et Bricmont. Il est d'ailleurs assez facile de l'être, de repérer dans certains écrits philosophiques une utilisation abusive de métaphores issus des sciences (chaos, théorème de Gödel, etc.). En lisant le livre de Jean Bricmont et Alan Sokal, j'ai eu le sentiment d'être à l'intérieur d'une communauté scientifique, d'appartenir à un certain milieu, justement défini par le fait de comprendre d'emblée ce qui les énervait. Mais il faut constater qu'il n'y a eu à la suite de ce livre aucune avancée, ni pour élucider sérieusement pourquoi l'utilisation ne fait pas sens (si c'est le cas), ni surtout pourquoi des gens d'autres disciplines utilisent, à tort ou à raison, des notions mathématiques, et dans quelles circonstances. Une discipline est un ensemble de manières d'argumenter. Il ne s'agit pas seulement de l'utilisation de mots isolés mais de la complexité de leur emploi. De plus, ce qui est difficile dans une discipline ne l'est pas forcément ailleurs. Le mauvais emploi dans une discipline d'un terme, fondamental dans une autre, ne signifie pas toujours que la première discipline est en son entier un tissu d'inepties.

On trouve aussi un certain mépris à l'intérieur des sciences pour d'autres domaines, hors de la science stricto sensu, ou même pour des disciplines scientifiques éloignées de la sienne, et le livre de Sokal et Bricmont participe aussi de ce genre-là. Dans certains cas, ils attaquent des points mineurs des ouvrages discutés et ne semblent pas s'en apercevoir.

Je reproche ainsi aux auteurs d' "Impostures intellectuelles" des amalgames très dérangeants comme d'assimiler toutes les sciences humaines à la philosophie et à la psychanalyse. Ou de laisser entendre que toutes les sciences exactes fonctionnent de manière identique, alors que nous savons très bien les malentendus qui peuvent surgir entre, disons, mathématiciens et physiciens, voire entre des spécialistes des branches différentes des maths. D'autre part, eux-mêmes font exactement ce qu'ils reprochent aux autres de faire : ils s'appuient sur des prétendus "faits", en particulier tirés d'une histoire des maths vulgarisée, qui sont inexacts, ils se livrent à des généralisations bien trop hâtives.

Il faudrait pouvoir comprendre (et faire comprendre) ce qui rend les choses difficiles à l'intérieur d'une discipline. Comment reconnaît-on l'exercice scientifique? Ce n'est pas seulement au niveau des mots que les difficultés apparaissent. Pouvoir déterminer si des mots sont sérieux ou non correspond aussi à une appartenance à un milieu.

On a l'impression, après lecture de ce livre, qu'un grand pas en arrière a été fait. D'une part, parce que certains des auteurs visés que ce soit Gilles Deleuze ou Jacques Lacan avaient au moins essayé d'établir des ponts entre sciences exactes et sciences humaines. D'autre part, et surtout, parce qu'il existe maintenant de nombreux travaux qui, tout en s'appuyant sur une connaissance bien plus approfondie des disciplines scientifiques que ces auteurs, étudient le problème du langage scientifique et de son utilisation je mentionne au hasard l'article-programme d'Eric Brian, "Le livre des sciences est-il écrit dans la langue des historiens?" (in : B. Lepetit, "Les formes de l'expérience; une autre histoire sociale"), ou le groupe d'étude dirigé par Lorraine Daston (Max Planck Institut for History of Science) sur l'histoire de l'objectivité scientifique (comment celle-ci s'est transformée, a été fondée à différents moments pour différents groupes de scientifiques). Ces travaux ne sont en rien "relativistes", mais ils n'assimilent pas non plus la science, qui est une activité humaine, donc historique, à une vérité universelle de tout temps présente. Il me semble qu'il est plus utile de faire connaître de tels travaux, de faire réfléchir ensemble scientifiques de plusieurs disciplines, que de mettre en avant, de manière publicitaire, des champions de causes présentées artificiellement comme opposées.

Si on essaye de dépasser cette opposition factice entre sciences humaines et sciences exactes, quelles formes donner à l'interdisciplinarité? Est-ce accepter comme donnés les concepts de l'autre? Est-ce travailler ensemble à forger de nouveaux concepts? L'interdisciplinarité se fait-elle forcément par le biais d'une popularisation accessible? A mon avis, la question de la popularisation est cruciale, et donc celle de la responsabilité des personnes, scientifiques, journalistes, ou autres, qui la fabriquent.